

## Alfieri à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle: autour des témoignages de Manzoni

Le 29 septembre 1806 Carlo Botta écrit de Paris à Modesto Paroletti une lettre un peu angoissée et répétitive:

Tu m'as mis dans l'embarras vis à vis de Mad. Beccaria, et de son fils. Ils m'ont payé de suite les 41 fr. 20 c., et ils n'ont pas encore reçu les 6 vol. d'Alfieri, que tu m'as annoncé avoir fait partir par la poste par la lettre du 4 courant. Que sont-ils devenus ces livres? Les as-tu fait partir oui, ou non? Dans le premier cas quand, comment, et à quelle adresse les as-tu fait partir? Si tu les as adressés à Mad. Beccaria, ou à M. Manzoni as-tu bien mis sur l'adresse la rue, et le n° de leur maison? Dis-moi tout cela, je t'en prie, de suite. Car ils ne savent que dire de ce retard, et moi même je suis dans une situation embarrassante vis à vis d'eux. Car ils m'ont payé le lendemain à M. Hus, ainsi que je te l'ai marqué par une de mes précédentes.<sup>1</sup>

Presque un mois plus tard Botta, plus tranquille, pourra confirmer à Paroletti: «M. Alexandre a reçu les Alfieri»<sup>2</sup>.

Ces deux passages, qui ont leur importance en tant que témoignage supplémentaire des relations étroites, dès les premiers temps du séjour parisien,

- 1 Mis à part une restauration de sens par rapport à l'édition de ce passage dans A. MANZONI, *Carteggio*, a cura di G. SFORZA e G. GALLAVRESI, vol. I (1803-1821), Milan, Hoepli, 1912, pp. 61-2 (où l'on lisait «les as-tu fait partir ici, ou non?»), la lecture de cette lettre sur le manuscrit autographe, à présent dans la «Collezione Prior» de la Bibliothèque Municipale de Turin, a fait ressortir une connaissance importante de Botta parisien, le personnage ambigu de Augusto Hus, qui dans le *Carteggio* était erronément transcrit par «Hue». Sur Hus (danseur, fils d'un musicien royal, à la mort de Ranza, le 10 avril 1801, il tint à la Cathédrale un discours qui fit beaucoup de bruit dans lequel il faisait publiquement profession d'athéisme) cf. G. VACCARINO, «La classe politica piemontese dopo Marengo nelle note segrete di Augusto Hus», in *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, LI, 1953, pp. 1-74, qui se réfère aux centaines de fiches remplies par Hus entre 1803 et 1805 avec, comme informateurs, Carlo Botta et Felice San Martino della Motta, et conservées aux Archives Nationales de Paris (cote: A. N. P., F 7, 6539, dr. 6388 dans «Tableau moral et politique des Piémontais actuellement à Paris»). A Paris, Hus publia entre autres un écrit *Sur la traduction de l'Histoire de la guerre d'Amérique de M. Botta* (qu'on peut lire dans A. HUS, *L'ombre de Fénelon, à Mme de Genlis; suivie d'une Mosaïque littéraire*, Paris, Marchands de nouveautés, août 1811).
- 2 Lettre du 23 octobre 1806 à Turin, Bibliothèque Municipale, «Collezione Prior», et aussi, sans indication explicite du destinataire et avec résolution des abréviations, in A. MANZONI, *Carteggio*, I, p. 61 nota.

entre Botta e Manzoni, et aussi parce qu'ils aident à mieux préciser les moments d'une lecture qui aura été pour tous les deux un sujet important de réflexion et de discussion<sup>3</sup>, ne doivent toutefois pas être interprétés dans le sens que Manzoni aurait lu et découvert Alfieri seulement alors: Manzoni, arrivé à Paris à vingt ans un peu plus d'un an auparavant, entre fin juin et début juillet 1805, était déjà un «alfiérien» convaincu.

Les six volumes en question sont selon toute probabilité les six premiers volumes de l'édition des *Opere postume* (contenant l'*Abele*, les *Satire*, et les traductions d'Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Salluste et Térence), sortis avec la date factice de «Londra 1804», mais en réalité imprimés à Florence par Piatti justement avant la fin du mois d'août 1806 (les autres, tous prêts avant fin 1807, furent publiés et diffusés plus tard: les deux volumes de la *Vita* par exemple, dont nous reparlerons, ne sortiront qu'en 1808). A la Bibliothèque de Brera, parmi les livres de Manzoni, à côté des six volumes de l'édition Molini 1803 des *Tragedie*, qui présentent une apostille significative au «Parere dell'autore» sur la *Rosmunda*, figure en effet un ensemble de quinze volumes d'Alfieri: les treize de l'édition Piatti des *Opere postume*, possédée dans son intégralité, suivis, avec la même reliure, par deux volumes de l'édition de Kehl de la *Tirannide* et du *Del principe e delle lettere*<sup>4</sup>.

Manzoni, disions-nous, ne découvre certainement pas Alfieri par cet envoi. Des traces importantes de son magistère sont visibles dès le *Trionfo della libertà*, le poème rédigé à quinze ans (dans son «sacro furore»<sup>5</sup> contre la tyrannie, et dans la dénonciation patriotique de la «tirannia che libertà si

3 Concernant l'intérêt de Botta pour Alfieri cf. mon étude *Carlo Botta tra «realtà», ed «affetti»*, in G. IOLI (a cura di), *Atti del Convegno «Piemonte e letteratura 1789-1870»*, San Salvatore Monferrato 15-17 ottobre 1981, Turin, Regione Piemonte, s. d. [mais 1983], I, pp. 262-270, en part. p. 270, qui fait référence aux pages significatives consacrées à Alfieri en clôture de la *Storia d'Italia continuata da quella del Guicciardini sino al 1789*, Paris, Baudry, 1832. Malgré d'amples recherches je n'ai pas été en mesure de trouver une *Lettre à Sismondi sur les rimes d'Alfieri* lue probablement par Botta à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen en 1822 (elle n'est pas présente dans les actes et mémoires de l'Académie).

4 A Brusuglio il y a le petit volume du *Panegirico di Plinio a Trajano*, nuovamente trovato, e tradotto da Vittorio Alfieri da Asti. Seconda edizione dell'autore... *Parigi sbastigliato. Le Mosche e le api*. Favoleta, Paris, Didot, 1789. Dans la bibliothèque de la rue Morone sont conservés l'éd. avec la date de «Londra 1789» du *Misogallo* et le petit volume des *Voci e modi toscani raccolti da V. Alfieri in lingua francese ed in dialetto piemontese*, Turin, Lalliana, 1827.

5 «fureur sacrée».

noma»<sup>6</sup> des français), et sont perceptibles à nouveau dans les hommages rendus à Alfieri dans le sonnet *Alla Musa* et dans le «carme» *In morte di Carlo Imbonati* (où Manzoni écrit que son nom est pour lui «venerando»<sup>7</sup>).

Dans le «carme», le modèle de la *Virtù sconosciuta* (avec la rencontre nocturne et le dialogue avec la figure hautement vertueuse du défunt, «scorta»<sup>8</sup> des pas du survivant dans la désolation du présent) est fondamental, ainsi que la présence du *Del Principe e delle lettere*, en particulier derrière le «décalogue moral» que constituent les célèbres vers:

«Sentir», riprese, «e meditar: di poco  
esser contento: da la meta mai  
non torcer gli occhi, conservar la mano  
pura e la mente: de le umane cose  
tanto sperimentar, quanto ti basti  
per non curarle: non ti far mai servo:  
non far tregua coi vili: il santo Vero  
mai non tradir: né proferir mai verbo,  
che plauda al vizio, o la virtù derida»<sup>9</sup>. (vv. 207-215)

6 «tyrannie qu'on appelle liberté».

7 «vénérable». L'édition à laquelle je me réfère, pour ces poésies de jeunesse, est A. MANZONI, *Poesie prima della conversione*, a cura di F. GAVAZZENI, Turin, Einaudi, 1992.

8 «guide» v. 216.

9 «Sentir», reprit-il, «et méditer: être content / de peu: ne jamais détourner les yeux / de ta cible, conserver les mains / pures et l'esprit: des choses humaines / expérimenter juste ce qu'il te faut / pour ne pas t'en préoccuper: ne jamais te rendre esclave: / ne pas pactiser avec les lâches: ne jamais trahir / le Vrai sacré, ne préférer jamais parole / qui approuve le vice ou raille la vertu». L'heureuse définition de «décalogue moral» appartient à G. Langella, cit. en note 20. Pour l'attention au *Del principe e delle lettere* d'Alfieri dans le Paris de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle cf. L. SOZZI, «La letteratura francese e l'Italia», in *La letteratura italiana fuor d'Italia*, coordinamento di L. Formisano, Rome, Salerno, 2002 (vol. XII della *Storia* diretta da E. Malato), pp. 637-79, in part. pp. 639-43. L'étude reprend synthétiquement les résultats de deux travaux précédents de Sozzi lui-même: «Da Chenier a Constant: presenza di Alfieri in Francia», in *Vittorio Alfieri e la cultura piemontese fra illuminismo e rivoluzione*, Atti del convegno di San Salvatore Monferrato del sett. 1983, a cura di G. Ioli, Turin, Regione Piemonte, 1985, pp. 297-307 et «Alfieri, Coppedè e l'indipendenza delle lettere», in *Il gruppo di Coppedè e l'Italia*, Atti del convegno di Pescia del sett. 1986, a cura di M. Matucci, Pise, Pacini, 1988, pp. 317-338. Sozzi signale notamment *La République des Lettres* et d'autres textes d'André Chenier (qui avait écouté la lecture du traité par Alfieri lui-même: cf. A. CHENIER, *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Gérard Walter, Paris, Gallimard, 1958<sup>3</sup>, p. 201) et évoque une lettre du Piémontais Francesco Bonafide à la *Décade philosophique*, publié en 1802, dans laquelle il y aurait une tra-

Mais important également est le témoignage du *Sermone terzo*, écrit en date de «Milan, 1804», et donné manuscrit à Fauriel, avec les autres «Sermoni», dans ces premières années du séjour parisien<sup>10</sup>. Là, un renvoi à l'*Antigone* illustre bien combien Manzoni partageait l'affirmation d'Alfieri, confiée au dialogue *Della virtù sconosciuta*, selon laquelle «notre Italie a bien plus besoin de force et d'élévation de l'esprit que de douceur et de soupirs»<sup>11</sup>:

Mentre Emon si spolmona, e il crudo padre  
alto minaccia, o la viril sua fiamma  
ad Antigone svela, o con l'armata  
destra l'infame reggia e il cielo accenna,  
odi scolar dai palchi: oh duri versi!  
oh duro amante! Dal tuo fero labbro  
un *ben mio* non s'ascolta. [...]  
Che ti val l'alto ingegno, e l'aspra lima  
primo Signor del'italo coturno?  
Te ad imparar come si faccia il verso  
da gl'itali Aristarchi il popol manda.<sup>12</sup>

- 
- duction française de quelques passages du traité (cf. L. SOZZI, «La letteratura francese e l'Italia», p. 642). Un dépouillement nouveau de la revue de Ginguené nous permet d'être plus précis: de Francesco Bonafide la *Décade* publie deux lettres, chacune présentant la traduction d'un passage du traité d'Alfieri. La première lettre («Aux Auteurs de la Décade philosophique», a. X, n° 2, 20 vendémiaire [12 octobre 1801], pp. 83-88), au lendemain de la publication parisienne des deux derniers volumes de l'édition Molini des *Opere varie filosofico-politiche*, présente la traduction de la «censure» faite par Alfieri «en penseur républicain» à l'*Enéide* (dans le chapitre 6 du livre 2). La deuxième («Aux Auteurs de la Décade philosophique», a. X, n° 13, 10 pluviôse [30 janvier 1802], pp. 219-223), sur l'«impulsion naturelle», donne une traduction du chapitre 6 du livre 3. Il ne serait pas inutile de rappeler également, derrière le *carme*, le thème du concours de poésie proposé par l'Institut en 1805: «L'indépendance de l'homme de lettres» (sur ce concours et sur la valence polémique de ce thème dans la situation de l'Institut en 1805 cf. P. BENICHO, *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, Corti, 1985, pp. 116-128 et encore L. SOZZI, «Un concorso dell'Institut su «L'indépendance de l'homme de lettres»», in *Napoleone e gli intellettuali. Dotti e «hommes de lettres» nell'Europa napoleonica*, a cura di D. Galligani, Bologne, Il Mulino, 1996, pp. 129-148).
- 10 Le manuscrit donné à Fauriel des *Sermoni* est actuellement conservé à la Bibliothèque de l'Institut de France, Papiers Mohl-Fauriel, 34233.
- 11 V. ALFIERI, *Della tirannide. Del Principe e delle lettere. La virtù sconosciuta*, introduzione e nota bibliografica di M. CERRUTI, note di E. FALCOMER, Milan, Rizzoli, 1996, p. 388.
- 12 «Alors qu'Hémon crie à perdre le souffle, et menace haut et fort / son père impitoyable, ou révèle à Antigone / sa flamme virile, ou de sa main droite armée / montre l'infâme palais et le ciel, / on entend crier des tribunes: les rudes vers! / le dur amant!

L'aversion de Manzoni pour la représentation des transports amoureux, qui sera différemment argumentée dans la *Lettre à Monsieur Chauvet* et dans la digression sur l'amour du *Fermo e Lucia*, trouve ici, chez Alfieri, une première motivation éthico-politique.

En 1806 il n'y a qu'une seule lettre de Manzoni à Fauriel, en février, d'où il apparaît que les deux hommes ne s'étaient encore jamais rencontrés. La seconde lettre à Fauriel date de l'année suivante, et manifeste une admiration et une affection qui avaient déjà dû s'exprimer lors de conversations de vive voix. La correspondance dont nous disposons pour l'année 1806 (qui voit, en juin, un court voyage en Italie de Giulia et Alessandro) est constituée de lettres à ses amis italiens: Pagani principalement, puis Arese et Calderari. Avec ces amis Manzoni parlait déjà d'Alfieri quand il était en Italie, s'il est vrai que, dans une lettre de Milan du 6 novembre 1804 à Pagani, à propos de l'édition annoncée des *Opere postume* d'Alfieri, il écrivait: «Je ne voudrais pas que l'éditeur d'Alfieri soit un Reina»<sup>13</sup>.

Au lendemain de la mort prématurée de l'ami Arese, dont la riche bibliothèque faisait une place d'honneur aux œuvres d'Alfieri<sup>14</sup>, Manzoni écrit à Calderari le 30 octobre 1806 l'éloge suivant de l'ami commun: «Ô Arese, jeune bon, vrai ami de la vertu et des amis, jeune qui dans des temps meilleurs aurais été parfait, mais qui as su te préserver sans tache («incontaminato») parmi notre corruption infâme...»<sup>15</sup>.

Significativement, le même adjectif, «incontaminato», figurait déjà, toujours sous la plume de Manzoni, dans une lettre à Pagani du 18 avril de cette même année 1806: «Tu me parles d'Alfieri (*dont la vie est une preuve de sa folle et orgueilleuse passion pour l'indépendance*, selon ta façon de penser; et selon la mienne un modèle de pure, vraie vertu sans tache («incontaminata») chez un homme qui ressent sa dignité et qui ne fait pas un

---

De ta lèvres cruelle / Aucun *ben mio* jamais on n'entend. [...] / Que te valent ton haut talent, ton âpre lime, / premier seigneur du cothurne italien? / Pour y apprendre à faire des vers / chez les Aristarques italiens le peuple t'envoie».

13 «Non vorrei che l'editore dell'Alfieri fosse un Reina» A. MANZONI, *Tutte le lettere*, a cura di C. ARIETI, con un'aggiunta di lettere inedite o disperse a cura di D. ISELLA, Milan, Adelphi, 1986, 3 voll., vol. I, p. 11.

14 Cf. G. GALLAVRESI, *La biblioteca di un amico giovanile di A. Manzoni*, dans «Il libro e la stampa», n. s., III, 1909, 4-6 et aussi G. MANZONI BECCARIA, «*Col core sulla penna*». *Lettere 1791-1841*, a cura di G. M. GRIFFINI ROSNATI, Milan, Centro Nazionale Studi Manzoniani, 2001, pp. 17-8 (lettera del maggio 1806).

15 MANZONI, *Tutte le lettere*, I, p. 19.

pas dont il doive rougir)»<sup>16</sup>. Le Manzoni «français» est «*Øperoin Øtrioj*»<sup>17</sup>, comme il l'écrira lui-même en 1808 à Fauriel, et, à la différence de Pagani, justifie pleinement les positions d'Alfieri. Déplorant la dédicace apposée arbitrairement par son ami en tête de l'édition milanaise du *Carme* pour la mort d'Imbonati<sup>18</sup>, Manzoni (qui évoque aussi, entre autres, un Italien de Paris, pas mieux identifié, qui serait resté étonné et incrédule à l'annonce d'une telle dédicace) poursuit ainsi: «Eh bien, Alfieri dédicaca. Mais à qui et pourquoi dédicaca-t-il? Il dédicaca à sa mère, à son ami *de cœur*, à Washington, au Peuple Italien futur, etc. etc.», démontrant ainsi connaître la *Merope*, la *Congiura de' Pazzi*, le *Bruto primo* et le *Bruto secondo*.

Certains ont trop radicalement opposé – il me semble – l'exaltation pour Alfieri manifestée par le passage précédent de cette dernière lettre aux critiques qui apparaissent un et deux ans et demi plus tard (dans les lettres à Fauriel respectivement du 8 avril 1807 et du 6 décembre 1808), comme si cette exaltation était antérieure à la rencontre directe – par plusieurs aspects décevante – avec les textes<sup>19</sup>.

16 *Ibid.*, pp. 23-4.

17 «Hyperitalien»: le mot, que Arieti qualifie justement d'«alfierien», est dans une lettre du 6 décembre 1808 (*cf. ibid.*, p. 80).

18 La dédicace apposée par Pagani était adressée à Vincenzo Monti. Cuoco, dans son compte rendu du «carme» sur le *Giornale italiano* du 3 avril 1806, trouvait une telle dédicace appropriée («c'est avec pleine raison que des vers très beaux sont offerts à un très grand poète»). Il n'est pourtant pas inopportun de rappeler que Cuoco avait lui-même peint Monti très négativement à travers le personnage du poète Nicorio de son *Platone in Italia* et qu'un tel passage fut enlevé *in extremis* du roman déjà en cours d'impression sous les probables pressions de Manzoni (sans que cela puisse empêcher que les premiers exemplaires circulent avec cette «censure très amère»). Cuoco – qui pouvait en outre penser que la dédicace avait été apposée avec le total consentement de Manzoni – avait ainsi eu dans le compte rendu l'occasion de faire également amende honorable à l'égard de Monti. Sur ce compte rendu et pour d'autres informations relatives aux rapports entre Cuoco, Pagani et Manzoni *cf.* G. BOLLATI, *L'italiano. Il carattere nazionale come storia e come invenzione*, Turin, Einaudi, 1983, pp. 7-8.

19 *Cf.* G. TROMBATORE, *Saggio sul Manzoni. La giovinezza*, Vicenza, Neri Pozza, 1983, pp. 175-8. Il faut d'ailleurs remarquer – pour une exégèse correcte – que les affirmations de Pagani et de Manzoni servent également de moyen pour soutenir une thèse: dans Pagani l'accusation portée contre Alfieri est le moyen d'une démonstration *a fortiori*, dans Manzoni la défense dissimule tout le regret de son auteur pour un «pas» qu'on lui a fait faire mais qu'il sent contraire à «sa dignité», et de nature à en «rougir». Sur Manzoni et Alfieri, à part le lointain M. PORENA, «Reminiscenze alfieriane nei *Promessi Sposi*» in *Rivista d'Italia*, octobre 1903, *cf.* C. CURTO, «Alfierianismo del Manzoni», *Convivium*, n<sup>os</sup> 3-4, 1949, puis, avec le titre «Alfierismo manzoniano», in

Les tragédies en réalité sont dans ces lettres exemptes de critiques; elles se fixent, dans celle de 1807, sur la traduction de l'*Enéide* et, dans celle de 1808, sur quelques passages de la *Vie*. Et, en confirmation de l'estime persistante pour Alfieri, vient maintenant se situer chronologiquement, entre ces deux témoignages, le texte poétique d'accompagnement du don à Fau-riel de quatre volumes de l'édition de Kehl (*Della tirannide, Rime, Etruria vendicata et Del principe e delle lettere*) dernièrement découvert et dont nous reparlerons.

Mais pour mieux comprendre les réactions de Manzoni il faut faire brièvement allusion à la réception d'Alfieri dans le milieu parisien des *idéologues*.

---

*Studi sulla letteratura italiana da Dante a Pascoli*, Turin, 1966, pp. 107-17; I. BOTTA, «Giudizi di Manzoni sulla Vita d'Alfieri», in T. CRIVELLI - C. CARUSO (a cura di), *Feconde venner le carte. Studi in onore di Ottavio Besomi*, Bellinzona, Casagrande, 1997, pp. 558-573; G. LANGELLA, ««Non ti far mai servo». Il giovane Manzoni e l'eredità di Alfieri», in *Rivista di letteratura Italiana*, XIX (2001), pp. 105-21. Rappelons également M. PICONE, *Il mito della Francia in Manzoni*, Rome, Bulzoni, 1974, qui interprète la critique de Manzoni à Alfieri comme le tournant central qui marque l'abandon de la tradition classique au profit d'un choix «français»; et G. LONARDI, «Dramma, «romance», romanzo», in *Lettere Italiane*, XXXVIII (1986), n° 4, pp. 500-13 (ensuite dans *Ermengarda e il pirata. Manzoni, dramma epico, melodramma*, Bologne, Il Mulino, 1991), en particulier là où il confronte le final de l'*Adelchi* avec le *Saül* d'Alfieri («Si nous partons, et son écho n'a pas manqué d'être perçu dans les écrits de Raimondi sur Alfieri, de cette métaphore des années du roi vaincu qui s'alignent devant lui, telle qu'elle s'offre à Manzoni, avec d'autres suggestions encore, dans les pages du *Saül*, nous nous apercevons que Manzoni réalise une réfutation en forme, bien que secrète, des «alti trionfi» du héros d'Alfieri, dans la direction de cette dépression de l'objet dont je parlais...», *ibid.*, p. 504). Mais l'éloignement du Manzoni romantique par rapport à Alfieri, qu'il faudrait considérer dans le contexte de la position du *Conciliatore* envers le tragique piémontais (cf. les articles de Pellico dans les n°s 2 et 8, celui de Visconti dans le n° 56 et aussi, significatif pour la polémique «anti-piémontaise», l'intervention de Pecchio sur la «Lettera sull'Alfieri» de Galeani Napione dans le n° 47: la référence est naturellement à l'édition du *Conciliatore* préparée par V. BRANCA, Florence, Le Monnier, 1965<sup>2</sup>), et des critiques de Mme de Staël dans *Corinne*, de Sismondi et de Schlegel, ne doit pas improprement déteindre sur les premières années de la formation et de la production de Manzoni. Et il ne faudra pas oublier combien, avant même de formuler des critiques, tant Sismondi que Mme de Staël doivent à Alfieri, de telle sorte que (pour ne donner que cet exemple) Petitot (dont nous reparlerons) n'avait pas tous les torts lorsqu'il accusait Mme de Staël d'avoir plagié, dans *De la littérature*, le *Del principe e delle lettere*.

Écoutons en effet ce passage de l'article rédigé par Ginguené, pour la *Décade* du 2 novembre 1803<sup>20</sup>, au sujet de la récente édition Petitot<sup>21</sup> des tragédies:

Pourquoi le traducteur a-t-il supprimé les dédicaces qu'Alfieri a mises en tête de plusieurs de ses pièces? Il s'y est peint lui-même en traits fort remarquables; et c'est une véritable infidélité que cette suppression. Le lecteur français n'aurait pas vu sans intérêt en quels termes l'auteur dédiait, par exemple, sa *Méropé*, ce portrait vivant de l'amour maternel, à sa respectable mère; comment il dédiait, en 1788, son *Timoléon* à Pascal-Paoli, *magnanime défenseur des Corses*; en 1787, sa *Conjuration des Pazzi* à l'ombre de son *ami de cœur*, Francesco Gori; et ce qui est plus singulier, en 1786, son *Agis*, roi de Sparte, dont on connaît la fin funeste, à sa majesté *Charles Ier, roi d'Angleterre*; et en 1789, son *Brutus second au peuple italien futur*.

Comme on le voit, il y a là, deux ans et demi avant la lettre à Pagani, toute prête et dans le même ordre (excepté deux suppressions, les dédicaces à Pascal Paoli et à Charles Ier, et un ajout, la dédicace à Washington: mais 1806 est aussi l'année du débat sur la révolution américaine chez Giulia Beccaria qui inspira le projet de Botta de la *Storia d'America*), la liste des dédicaces que dressera par la suite Manzoni, avec la même intention de souligner leur caractère non «courtisan».

Mais tout l'article, promptement signalé avec une totale approbation par le Cuoco «milanais» du *Redattore Italiano*<sup>22</sup>, est importante parce que, en polémique contre les positions d'un Petitot, Ginguené aborde avec clarté des points importants de bataille idéologique et d'interprétation historique. Écoutons:

Si l'on veut cependant se former, par aperçu, une idée de ses opinions philosophiques et politiques [de Petitot], il suffira de connaître l'espèce de justice qu'il croit devoir rendre

20 *Décade philosophique et littéraire*, a. XII, n° 4, 10 brumaire [2 novembre 1803], pp. 215-229.

21 V. ALFIERI, *Œuvres dramatiques*, traduites par C.-B. PETITOT, Paris, Giguet et Michaud, an X [1802], 4 volumes. Sur Claude-Bernard Petitot (1772-1825) cf. l'article que lui est consacré dans la *Biographie universelle* de Michaud. S'occupe entre autres de Petitot G. COSTA dans son étude «Alfieri, l'ironie romantique et la révolution française» (*Revue des Etudes Italiennes*, t. XXXVIII, 1992, pp. 27-39) qui n'indique pourtant pas le compte rendu de Ginguené.

22 Cf. V. CUOCO, *Scritti giornalistici 1801-1815*, a cura di D. Conte e M. Martirano, Napoli, Fridericiana Editrice Universitaria, 1999, 2 vol., vol. I, pp. 788-790 (*Redattore Italiano*, n° 93, 19 novembre 1803). Il est important de remarquer ce rôle de Cuoco qui, à Milan, introduit promptement Manzoni dans les débats «parisiens» dont ce dernier pourra suivre directement les développements lors de son séjour dans la capitale française (nous verrons le cas de l'annonce du livre de Villers dans le *Giornale Italiano*: cf. *infra*, p. 155).



à Alfieri, au milieu des reproches qu'il lui fait. Il reconnaît que malgré ses erreurs il n'a du moins jamais professé ce système de *perfectibilité* dont nous avons vu, dit-il, de si horribles effets. Ainsi M.<sup>r</sup> C. B. Petitot croit que le système de quelques philosophes qui pensent que l'on peut, par l'éducation et par de bonnes institutions, perfectionner toujours de plus en plus le physique et le moral de l'homme, et le rendre à la fois meilleur et plus heureux, est un système qui peut produire des effets horribles; et il croit aussi que les horribles effets de la doctrine de Robespierre, de Marat et d'Hébert, dont nous avons été témoins, ont été les effets du système de la perfectibilité humaine. On voit bien quel emploi du tems ce serait que de refuter cela.<sup>23</sup>

En revendiquant avec force la validité de la leçon des Lumières et de Condorcet (la «perfectibilité») reprise dans le présent par la pensée des *idéologues* (de Mme de Staël à Cabanis) Ginguené nie résolument que les excès de la Terreur puissent lui être attribués: l'opposition entre «la doctrine de Robespierre Marat et Hébert» et le «système de la perfectibilité humaine» ne pourrait pas être plus nette<sup>24</sup>.

23 *Décade philosophique et littéraire*, a. XII, n° 4, 10 brumaire [2 novembre 1803], pp. 218-219. Une critique des opinions du traducteur d'Alfieri qui va dans le même sens avait été publiée promptement, le lendemain de la parution de l'éd. Petitot, dans une note de M.-J. Chénier à sa nouvelle *Le maître italien*: «Le C. Petitot, qui vient de donner une version française des tragédies de cet auteur [Alfieri], le félicite d'avoir abjuré ses principes républicains. D'abord le traducteur Petitot ne sait ni assez d'italien ni assez de français pour interpréter fidèlement un écrivain tel qu'Alfieri; en second lieu, le traducteur Petitot est beaucoup trop étranger à toute idée politique pour concevoir nettement quel est le système républicain adopté par Alfieri. J'ai un peu connu cet écrivain lorsqu'il était à Paris, il y a treize ou quatorze ans; depuis cette époque, il n'a pas publié une seule ligne qui ne soit conforme aux principes qu'il professait alors. C'est donc bien gratuitement que le traducteur Petitot le loue d'une apostasie honteuse; il aurait dû réserver cet éloge pour de vieux littérateurs français qui l'ont beaucoup mieux mérité» (M.-J. CHÉNIER, *Le maître italien*, dans *Les miracles*, conte dévot, 4<sup>e</sup> édition, augmentée du *Maître italien*, nouvelle, Paris, Dabin, an X [1802], p. 58; ensuite in *Œuvres*, revues, corrigées et augmentées; précédées d'une notice sur Chénier par M. Arnauld, Paris, Guillaume, 1824, vol. III, p. 236). Déjà dans le n° 36 de l'an XI de la *Décade*, d'ailleurs, une lettre signée «Censor» attaquait un *prospectus* rédigé par Petitot d'un «Répertoire du théâtre français», en disant entre autres que Petitot, mentionné pour l'*Essai* qu'il avait placé en tête de son édition de la *Grammaire de Port-Royal* et pour ses notes au commentaire par Duclos de la même grammaire, n'écrivait pas correctement le français (Manzoni lira, en laissant même des annotations dans les marges, la *Grammaire de Port-Royal* justement dans cette édition Petitot, seconde éd., Paris, Boscange et Masson, 1810: cf. l'exemplaire à la Bibliothèque de Brera).

24 Rousseau et Grimm, les premiers à utiliser le mot de «perfectibilité» (respectivement dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755 et dans la *Correspondance littéraire* de la même année), se demandent déjà, tous les deux, si cette faculté de l'homme est pour lui utile ou bien funeste. A partir de ce moment, le néologisme sera utilisé dans la deuxième moitié du siècle (dans *De l'esprit*

Ainsi est proposée, comme on le voit, la théorie des «deux révolutions», qui insiste sur une solution de continuité entre la phase démocratique débu-

---

(1758) et *De l'homme* (1773) d'Helvétius, tout comme dans les écrits de Mirabeau, Robinet, Bonnet et de bien d'autres) pour justifier la démarche activement pédagogique des Lumières. Il est au cœur de la pensée de Condorcet et de son *Esquisse*, qui insiste sur le caractère «indéfini» de cette perfectibilité et sur ses développements démocratiques en direction de la totalité du genre humain. Dans la neuvième époque (éd. en fac-similé Hildesheim-New York, Olms, 1981, p. 253), Condorcet, parlant de l'époque des Lumières, indique: «[...] on y vit se développer une doctrine nouvelle qui devait porter le dernier coup à l'édifice déjà chancelant des préjugés: c'est celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine dont Turgot, Price et Priestley ont été les premiers et les plus illustres apôtres», mais il signale également «l'origine et les progrès d'une fausse philosophie, contre laquelle l'appui de cette doctrine est devenu si nécessaire au triomphe de la raison». De Bonald, dans *l'Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social* (Paris, 1800, pp. 35-36), évoque les raisons des «adversaires de la perfectibilité» («C'est là, et là seulement cette perfectibilité sociale que nous annoncent, sans la connaître, des hommes dont les opinions font rétrograder la société, au moins par leurs conséquences, jusqu'à l'état d'ignorance et de férocité, et que repoussent, sans l'examiner, des écrivains qui hâtent les progrès de la société, en défendant contre l'irruption des barbares les principes de la morale, de la raison et du goût; contradiction remarquable et qui prouve que l'erreur et la vérité ne sont souvent que le même objet vu de deux points différents. Certes, les adversaires de la perfectibilité sont excusables de la méconnaître, lorsqu'elle leur est présentée par des hommes qui en morale, en politique, en littérature prennent le monstrueux et l'inouï pour le nouveau, qui croient avancer, lorsqu'ils ne font que tourner dans un cercle d'erreurs et de folies renouvelées des grecs, et ne voient de bonheur pour les peuples que les richesses, et de progrès dans la société que les arts») et Senancour, dans ses *Réveries* (1802: éd. J. Merlant, Paris, Droz, 1939, t. I, p. 252), se demande, encore, «si les suites de ce que nous appelons la perfectibilité de l'espèce humaine sont des maux irrémédiables».

Mais le groupe des *idéologues* revendique positivement l'héritage du «système de la perfectibilité». Cabanis publie en 1799 dans la *Décade* sa «Lettre sur un passage de la «Décade philosophique» et en général sur la perfectibilité de l'esprit humain» (a. VII, n° 21, 30 germinal [19 avril 1799], pp. 149-159), dans laquelle il se félicite des positions sur ce point du journal dont il est un lecteur fidèle, et évoque «Bacon, Buffon, Price, Smith, Priestley, Turgot, Condorcet» comme les philosophes qui «ont regardé cette perfectibilité comme indéfinie» (p. 150), avant de rappeler que la vraie Métaphysique, dans un sens positif, est celle des disciples de Locke, Helvétius et Condillac, et qu'elle consiste dans la «science des méthodes» (p. 153: cf. *supra*, p. 40). Mme de Staël, après avoir critiqué ceux qui nient la perfectibilité de l'espèce humaine, distingue, dans la préface au *De la littérature* (1800), entre une perfectibilité de l'esprit humain et une perfectibilité de l'espèce humaine, pour conclure que «le système de la perfectibilité de l'espèce humaine a été celui de tous les philosophes éclairés depuis cinquante ans». Les *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Cabanis, auxquels Ginguené semble faire une allusion, venaient d'être publiés en 1802 (mais l'attention à «perfectionner [...] le physique et le moral de l'homme» est attestée, pour ne

tée en 89 et le tournant jacobin de 93: théorie qui est prônée par tout le parti «idéologique» et les intellectuels qui en sont proches, de Garat à Constant à

---

donner que quelques exemples, dans les cours au Lycée républicain de A. Leroy sur l'*Education des facultés physiques et morales de l'homme*; et de l'*Homme physique et moral* avait traité, en 1796-1797, un cours professé, toujours au Lycée, par l'ami de Cabanis J.-A. Perreau) et avaient été annoncés dans la *Décade*. Cabanis y parle encore de perfectibilité, en lien strict avec la sympathie. Cf. le premier mémoire: «comme d'elle seule [la sympathie] dérive la faculté d'imitation, d'où dépend toute la perfectibilité humaine, l'étude attentive de sa formation et de son développement fournit des principes également féconds, et pour la philosophie rationnelle, et pour la morale». Maine de Biran enfin, dans le *De l'influence de l'habitude sur la faculté de penser*, qui est de 1803, évoquait quant à lui la perfectibilité de l'esprit humain dans des termes suggestifs, si l'on pense aux «vastes régions» évoquées dans notre premier chapitre: «Faudra-t-il donc revenir à vérifier sans cesse des éléments déjà connus et appréciés? Mais, comment marcher, courir dans ce vaste champ ouvert à notre perfectibilité, s'il fallait toujours regarder en arrière et retourner sur ses pas?» (éd. P. Tisserand, Paris, P. U. F., 1954, p. 172). Sur A.-R.-J. Turgot, auteur entre autres du *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* (1750) et sur ses rapports avec Condorcet, cf. A. CENTO, *Condorcet e l'idea di progresso*, Florence, Parenti, 1956. Pour Condorcet et Richard Price (destinataire d'une célèbre lettre de Turgot de 1778 sur le peuple américain «espérance du genre humain») cf. J. LOUGH, «Condorcet et Richard Price» dans *Revue de littérature comparée*, XXIV (1950), n° 1, pp. 87-93 (Price était l'auteur, entre autres, des *Observations sur la nature de la liberté civile*, 1776). Sur Joseph Priestley, auteur entre autres d'un *Essay on the First Principles of Government* (1768) et du *Discours sur l'histoire et sur la politique en général* [...] Traduit de l'anglais par le citoyen Cantwell, Paris, H. J. Jansen et Comp.ie, IV R.F. [1795-96], 2 tomes (cette édition, dans le fond manzonien de Brera, présente des notes manuscrites de Manzoni; l'éd. anglaise est de 1782), cf. J.J. HOECHER, *Joseph Priestley and the Idea of Progress*, New York, Garland, 1987 (mais l'on rappellera également la publication de son échange de lettres avec Jefferson dans la *Décade*, a. XII, n° 32, 20 thermidor [8 août 1804], pp. 311-313 et n° 33, 30 thermidor [18 août 1804], pp. 374-376). Pour les rapports entre Price et Priestley, cf. *Correspondence between Dr. Price and Dr. Priestley*, Londres 1778. Sur l'idée de progrès dans la pensée française cf. également J. DAGEN, *L'histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Paris, 1977. Sur Manzoni cf. la note de A. DI BENEDETTO, «Manzoni e l'idea di progresso», désormais dans *Dante e Manzoni. Studi e lettura*, Salerno, Laveglia, 1999<sup>2</sup>, pp. 125-127. Mais pour la critique par Manzoni, dans le *Dell'invenzione*, de la conviction de Robespierre, qui lui venait de ses lectures de Rousseau, «qu'un perfectionnement nouveau, extraordinaire, rapide, était possible dans les conditions et dans l'état moral de l'humanité», conviction qui se passait du dogme du péché originel, cf. plus loin le chapitre «Le mystère de Robespierre» (et l'on peut remarquer que dans le *Dell'invenzione* Manzoni mentionne également, pour les critiquer, Mirabeau et Helvétius, si liés tous les deux à Cabanis). Sur la responsabilité d'une certaine philosophie par rapport à la Terreur cf., de Jean-François de La Harpe, *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire, ou de la persécution suscitée par les Barbares du dix-huitième siècle contre la Religion Catholique et ses Ministres*, Paris, an V [1797] et également son *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne* (16 tomes en 19 volumes, Paris, an VII - an XVII).

Mme de Staël<sup>25</sup>.

Or Alfieri était justement conçu comme lié à la première glorieuse expérience et en somme à ce *parti* et à cette interprétation<sup>26</sup>. Cet Alfieri qui avait été accueilli dans le salon parisien des Condorcet, qui s'était lié d'amitié avec André Chénier et qui avait été annoncé en tant que poète tragique au public français précisément dans la *Décade*, dès 1795, par deux articles d'Amaury Duval<sup>27</sup>.

- 25 Pour Garat cf. le *Mémoire sur la Révolution ou exposé de ma conduite dans les affaires et dans les fonctions publiques*, Paris, J. Smits et C.e, an III [1794] (l'exemplaire ayant appartenu à Manzoni est dans la bibliothèque de la rue Morone); pour Constant cf. *Des effets de la Terreur*, s. indic. du lieu [mais Paris], s. édit., an V [mai 1797]; pour Mme de Staël cf., après le *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, qui est de 1796, les posthumes *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, Paris, Delaunay, Bossange et Masson, 1818 (le volume du recueil manzonien de Brera présente de nombreuses notes manuscrites de Manzoni). J.F. de La Harpe, avant de lancer ses attaques contre la responsabilité de la philosophie par rapport aux événements révolutionnaires (à partir de ses cours de 1797 et du pamphlet sur le *Fanatisme dans la langue révolutionnaire*: cf. note précédente), avait lui aussi distingué, dans son discours d'ouverture du Lycée Républicain, le 31 décembre 1794 (publié tout de suite dans le *Journal de Paris* et en 1796 sous le titre *De la guerre déclarée par nos derniers tyrans à la Raison, à la Morale, aux Lettres et aux Arts*), entre la Révolution «positive» à laquelle lui-même avait participé («notre Révolution») et le «règne des Monstres».
- 26 «Ses principes sont restés les mêmes» (GINGUENÉ, art. cit. dans *Décade philosophique et littéraire*, a. XII, n° 4, 10 brumaire [2 novembre 1803], p. 217); «On veut ainsi l'assimiler à nos girouettes politiques et à nos néophytes de soixante ans; mais c'est un esprit d'un autre ordre et qui n'a rien qui leur rassemble» (*ibid.*). Cf. également, un peu plus loin: «Alfieri fut traité sans égards, poursuivi comme émigré ou comme rebelle, lui, cet étranger illustre, ses meubles saisi et vendus, ses livres et ses manuscrits confisqués, ses belles éditions de Didot et de Kehl, fruit de sommes considérables et d'un long travail, mises en séquestre pour ne lui être jamais rendues. Comment cette âme noble et ardente serait-elle restée insensible?».
- 27 «Du poète Alfieri et de sa tragédie du Timoléon», in *La Décade*, a. III, n° 39, 30 Floréal [19 mai 1795], pp. 347-353 (introduction générale sur Alfieri auteur dramatique) et n° 40, 10 Prairial [30 mai 1795], pp. 414-422 (analyse du *Timoléon*). La première traduction française d'Alfieri poète tragique, du reste, est celle de la *Congiura dei Pazzi* faite par Villetard (Milan, an VI [1797-1798]). Ces deux titres de mérite des *idéologues* à l'égard d'Alfieri sont rappelés explicitement dans le compte rendu de Ginguéné.

Significatif, dans les écrits d'Amaury Duval que l'on vient de rappeler, est l'éloge du théâtre d'Alfieri en tant que «républicain» et «philosophique» («Presque toutes les tragédies d'Alfieri semblent faites pour et dans une république: on y voit toujours des tyrans punis; par-tout l'amour de la patrie, de la liberté y est donné pour la plus utile, la plus belle des passions. On sent que l'auteur s'est nourri de maximes philoso-

Ce qui était en jeu, pour Ginguené comme pour Manzoni, était l'image d'homme intègre et sans compromis qu'ils s'étaient faite d'Alfieri. Celle-ci se brisera définitivement, pour tous les deux, à la lecture de la *Vita*.

---

phiques»: pp. 350-351) et pour cela opposé à la dégénérescence de la vie théâtrale italienne, perdue dans les douceurs vides du mélodrame. Amaury Duval poursuit ainsi: «Un poète de ce caractère devait être un des admirateurs de la révolution française. – Il vint à Paris, dans le tems où elle se préparait; mais peut-être fut-il épouvanté de quelques scènes d'horreurs qui souillèrent même les premiers momens de notre liberté; peut-être prévint-il que la France serait long-tems déchirée, ensanglantée par des factions rivales: il retourna bientôt dans son pays, et renonça à vivre parmi nous». Et à la p. 352, il ajoute: «Son plus grand mérite est d'être un *poète penseur*. Le dialogue de ces personnages n'est pas un tissu de sentimens communs, faibles, énervés, frivoles; il raisonne quand les autres balbutient ou roucoulent de fades vers; ses conceptions sont justes et sublimes; et cette justesse d'idées on la trouve rarement dans les poètes Italiens».

Quant à Villetard, il interviendra pour défendre Alfieri de l'accusation, avancée par le *Mercur de France*, d'avoir, à la fin de ses jours, renié la liberté, avec une lettre publiée dans la *Décade* du 20 nivôse de l'an XII [21 janvier 1804], pp. 122-124 («à l'appui de son assertion» Villetard publie à cette occasion un «sonnet italien encore inédit» d'Alfieri «Alla libertà» [«O Dea già figlia di virtù che aggiunge»], en le faisant suivre d'une «faible imitation en français»; une partie de ce sonnet avait été déjà citée par Ginguené, dans son compte rendu de l'éd. Petitot dont à la note 21). Cf. sur lui C. BOTTA, *Storia d'Italia dal 1789 al 1814*, Paris, Didot, 1824 (éd. corrigée et avec des ajouts: Paris, Baudry, 1832), livres X et XII, *passim*: les pages que l'historien piémontais lui consacre sont semblables à celles sur Ginguené, dans l'éloge de l'homme et dans la critique de l'activité politique «naïve» et «utopiste». L'intervention de Villetard faisait suite à une autre intervention anonyme de la *Décade* sur le même sujet (a. XII, n° 6, 30 brumaire [22 novembre 1803], pp. 378-379), dans laquelle, après l'annonce de la mort d'Alfieri, suivi par l'épithaphe latine qu'il composa par lui-même et par sa traduction française, on pouvait lire le commentaire: «Cette épithaphe, dans laquelle, non plus qu'à la tête de ses ouvrages imprimés sous ses yeux, Alfieri n'a point pris le titre de *Comte* qu'on s'obstine à lui donner en France depuis quelque tems; cette épithaphe, dis-je, prouve qu'il a persévéré jusque à la fin dans les mêmes principes et les mêmes sentimens, et qu'il n'est point mort, lâche déserteur de la cause de la liberté et de l'égalité, comme on a essayé de nous le faire croire. Il savait combien l'illustration personnelle est préférable à un vain titre. Pourquoi veut-on faire de ce grand homme, un *gentilhomme malgré lui?*», p. 379).

Je signale également enfin, toujours dans la *Décade*, deux brefs annonces s'inscrivant déjà dans le séjour parisien de Manzoni (a. XIV, n° 9, 30 frimaire [21 décembre 1805], pp. 563-564 et a. 1806, n° 31, 1<sup>er</sup> novembre, p. 249), qui informent respectivement sur la commande et sur la réalisation terminée d'un buste d'Alfieri, «de Sophocle des Italiens», par le sculpteur Comolli.

Pour les nombreuses interventions sur Alfieri du *Mercur de France* (qui, après la fermeture de la *Décade*, accueille les interventions de Ginguené) cf.: «D'Alfieri e de la

Comme nous l'avons indiqué, Manzoni formule sa première critique à l'égard d'Alfieri le 8 avril 1807, en s'arrêtant à ce moment-là sur la traduction de l'*Enéide*:

Je viens de lire la traduction de Virgile faite par cet Alfieri à qui il est échappé dix-neuf excellentes tragédies. Que diable est-il allé faire dans cette galère? J'ai voulu conter les expressions de Virgile, qui me paraissent affaiblies, ou dépoétisées dans sa traduction; il m'a semblé en voir trente cinq dans les quatre premières pages. Il me semble qu'après Caro il reste encore à faire une très belle traduction de l'*Enéide*, mais il me semble que pour la faire il faut avoir précisément ce qu'Alfieri n'avait pas. Il me paraît que ce grand homme ressemble à un excellent Comédien, qui en sortant de la scène, et allant dans la compagnie dirait des bêtises; et alors, à vous dire la vérité, je ne le trouve pas *bête comme un génie*.<sup>28</sup>

Le ton léger et «de comédie» qui constitue le cadre des considérations de Manzoni, bien différentes des graves indignations d'un Monti (qui qualifia la traduction alfierienne de «chose voleuse et barbare» et d'«épique sacrilège»<sup>29</sup>) est présent depuis l'*understatement* ironique par lequel il évoque comment «dix-neuf excellentes tragédies» ont pu «échapper» à Alfieri, et il est confirmé, avant même la mise en scène finale du «Comédien», par la citation de Molière (la proverbiale question de Géronte dans *Les Fourberies de Scapin*, II, 7<sup>30</sup>). Cela n'enlève rien au témoignage précis de la lecture et de la déception de Manzoni. Le premier tome de son exemplaire de

---

Tragédie», 4 août 1800, pp. 349-357; «Second article sur Alfieri», 23 septembre 1800, pp. 42-46; annonce de l'éd. Petitot des *Ceuvres dramatiques*, 15 avril 1802, pp. 145-146; De Wailly, compte rendu de l'éd. Petitot citée, 31 juillet 1802, pp. 249-265; P., «Sur quelques ouvrages du comte Alfieri», 5 novembre 1803, pp. 306-313; C., premier extrait des *Opere postume*, 22 novembre 1806, pp. 379-390; C., deuxième extrait des *Opere postume*, 6 décembre 1806, pp. 469-491; C., troisième extrait des *Opere postume*, 20 décembre 1806, pp. 597-603; GINGUENE, «VIE DE VICTOR ALFIERI écrite par lui même, et traduite de l'italien par M.\*\*\*», 28 mai 1809, pp. 400-413; GINGUENE, «VIE DE VICTOR ALFIERI écrite par lui même, et traduite de l'italien par M.\*\*\*» (fin de l'extrait), 3 juin 1809, pp. 448-465; A., «Aux Rédacteurs du Mercure, sur Alfieri, sur ses voyages et sur quelques jugemens qu'on en a porté», 8 juillet 1809, pp. 87-98; «Fragment de la IV scène du Ier acte du Polinice d'Alfieri, avec la traduction inédite de M. de Gourbillon», 25 novembre 1809, pp. 193-195.

28 *Tutte le lettere*, I, pp. 41-2.

29 Cf. V. MONTI, *Epistolario*, a cura di A. BERTOLDI, Florence, Le Monnier, 1928-1931, 6 vol., III, p. 127.

30 Dans l'original de Molière, la phrase est plus précisément: «Que diable allait-il faire dans cette galère?». Pour l'utilisation proverbiale de la phrase cf. aussi F. ALGAROTTI, *Viaggi in Russia*, a cura di W. SPAGGIARI, Parma, Fondazione Pietro Bembo – Ugo Guanda Editore, 1991, p. 8.

la traduction par Alfieri de l'*Enéide* dans l'éd. cit. des *Opere postume*, présente en effet précisément, dans les quatre premières pages, trente-cinq annotations, avec soulignements et citations de l'original latin...

Nous avons fait allusion à Monti. Le rejet du travail alfierien est effet encore une fois à inscrire dans une réaction plus large et coïncide, pour en rester à notre milieu parisien, avec l'opinion que donnera Ginguené au sujet d'Alfieri traducteur, dans le *Mercure de France* du 28 mai 1809:

Ceux à qui la gloire d'Alfieri était chère gémissaient de ce qu'on n'eût pas mis plus de discernement et de choix dans cette publication: la traduction complète de Térence, quoique estimable à plusieurs égards, celle même de Salluste, la meilleure de toutes, ne les consolait pas; la version imparfaite et à peine ébauchée de l'*Enéide*, qui parut ensuite, les affligea sensiblement.<sup>31</sup>

Mais les considérations sur la traduction de l'*Enéide* s'inscrivent également dans la réflexion de ces années sur le *sciolto*, entre Fauriel et Manzoni, entre Biagioli, Ginguené et Botta<sup>32</sup>.

31 Cf. P. L. GINGUENE, «*VIE DE VICTOR ALFIERI*, écrite par lui même, et traduite de l'italien par M.\*\*\*», dans *Mercure de France*, 28 mai 1809, pp. 400-413, p. 404. Mais des traductions de l'*Eneïde* s'était occupé déjà la *Décade*: cf. l'examen de deux traductions récentes dans *La Décade*, a. XII, n° 8, 20 frimaire [12 décembre 1803], pp. 493-500 et surtout les deux longues articles consacrés par Ginguené à la traduction Delille, a. XII, n° 33, 20 thermidor [8 août 1804], pp. 343-361 et a. XII, n° 34, 10 fructidor [29 août 1804], pp. 410-423. Et l'on se rappellera d'autre part que à la «censure» faite par Alfieri «en penseur républicain» à l'*Enéide* dans le *Del principe e delle lettere* était consacrée la première traduction du traité publié dans la *Décade* par Bonafide (cf. *supra*, note 9).

32 Le problème du *sciolto* avait été affronté dès la lettre à Fauriel du 9 février 1806 (la première, comme nous l'avons vu, à son ami français), où entre autres choses il faisait allusion à Virgile et à la traduction de l'*Enéide* par Annibal Caro. La discussion sur le *sciolto*, employé par Manzoni dans le «carme» *In morte di Carlo Imbonati*, se trouvait là significativement en réponse à un intérêt montré par Fauriel, signe à son tour d'un intérêt commun, dans ces années également, à Biagioli, à Ginguené et à Botta. Cf. G. BIAGIOLI, *Grammaire italienne élémentaire et raisonnée, suivi d'un traité de la poésie italienne*, Paris, Fayolle, 1808 (1805<sup>1</sup>). Le *Traité*, qui nous intéresse ici, important également au niveau quantitatif, occupe les pp. 413-525. Sur Biagioli, que Manzoni nomme plusieurs fois dans ses lettres à Fauriel, notamment par rapport à ses travaux sur Dante (mais avec lequel, d'après ce que l'on déduit de ces mêmes lettres, les rapports directs ne commencèrent que dans les derniers mois de 1808; je signale ici tout particulièrement la lettre du 10 novembre 1808, dans laquelle Manzoni communique à son ami: «Biagioli vous attend pour venir vous présenter sa Grammaire», *ibid.*, p. 76, où par la suite est évoquée le *Traité de la poésie*) cf. également N. TOMMASEO - G. BORRI - R. BONGHI - C. FABRIS, *Colloqui col Manzoni*, a cura di G. TITTA ROSA, Milan, Ceschina, 1954, pp. 43-4 et 177 (note). Dans son commentaire de la *Commedia*

Et c'est en 36 vers *sciolti* qu'est rédigé le texte poétique de Manzoni qui vient d'être découvert, imprimé en copie unique sur une feuille de parchemin jointe au traité *Della tirannide*, donné à Fauriel relié en un seul volume avec trois autres de l'édition de Kehl, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà indiqué, les *Rime*, *l'Etruria vendicata* et le *Del principe e delle lettere*<sup>33</sup>. La présence dans ce texte d'une critique de la traduction de l'*Enéide*, rappelant celle de la lettre que nous venons de lire du 8 avril 1807, et l'absence d'allusions à la *Vita*, dont traitera la lettre, que nous verrons, du 6 décembre 1808, permet de dater le texte poétique et le don des volumes joints, entre les dates de ces deux lettres (et donc entre avril 1807 et le début décembre de 1808). L'allusion critique à la traduction de l'*Enéide* est ici accompagnée d'un témoignage critique nouveau, relatif à un autre volume des *Opere postume*, celui des *Satire*, pour lequel nous n'avions jusqu'à aujourd'hui aucune nouvelle de la réaction de Manzoni:

più felice forse,  
Se da l'Eneida egli astenea divina,  
Pago di tanto, la famosa mano,  
Famosa sì, ma impari; e se il flagello  
e l'amor di Talia saggio sapea

---

(publié en 3 vol. à Paris, chez Dondey-Dupré, en 1818-1819), Biagioli affirme (vol. I, p. XXXIX et note) avoir consulté un manuscrit d'annotations sur Dante rédigé par Alfieri dont Ginguené avait donné l'annonce dans le vol. II de son *Histoire littéraire d'Italie*, Paris, Michaud, 1811-1819, pp. 264-5 (et qui avait été déposé par ceux-ci à l'Institut de France). Pour Ginguené, qui donne à l'Athénée de Paris (ainsi s'appelait désormais le Lycée, où avaient enseigné La Harpe et le même Ginguené) des cours de littérature italienne, écoutés entre autres par Fauriel, entre 1803 et 1806, cf. les pages consacrées au *sciolto* dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, cit. Pour Botta, qui publiera en 1815 le poème en *sciolti Camillo, o Vejo conquistata* (commencé en 1809), cf. le «Mémoire sur cette question: pourquoi peut-on faire des vers italiens sans rimes?», dans *Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen*, année 1820-1821, pp. 148-158. Je signale également la publication, dans la *Décade*, a. XI, n° 34, 10 fructidor [29 août 1803], pp. 427-429, d'un compte rendu élogieux, signé «G. P.», du *Traité de la poésie italienne ... par Antonio Scoppa*, Paris, Devaux et Renouard (l'on peut remarquer, en passant, que dans ce même numéro de la *Décade* sont évoqués Botta et Buttura).

33 Cf. *Manzoni inedito*, premessa di G. VIGORELLI, introduzione e commento di F. GAVAZZENI, Milan, Centro Nazionale Studi Manzoni, 2002. Le petit volume, publié comme «avant première», fera partie du volume des *Poesie giovanili, altri versi e poesie latine* de la nouvelle «Edizione Nazionale ed Europea delle Opere di Alessandro Manzoni».



Cedere al sommo che Macronio nota.<sup>34</sup> (vv. 24-29)

La critique que l'on vient de citer laisse toutefois intacte non seulement la considération éminente du «PRIMO SIGNOR DE L'ITALO COTURNO»<sup>35</sup> (avec cet hendécasyllabe en majuscules, le morceau se termine péremptoirement), mais aussi l'estime envers le poète et prosateur des quatre volumes qui lui sont joints. Le fait que le Manzoni «français», après avoir offert à Fauriel, avant même de le connaître personnellement, les vers alfieriens *In morte di Imbonati* et le manuscrit des *Sermoni* (dont le troisième, que nous avons déjà cité, comporte la définition d'Alfieri, qui revient ici intacte, comme «Primo signor de l'italo coturno»), ressente le besoin, même après la lecture décevante pour lui de l'*Enéide* et des *Satire*, de faire don à son ami de ces volumes en les accompagnant de ce texte poétique réservé à lui seul («Qu'il plaise au très bon Charles Fauriel d'accepter le don de ces livres / et de lire seul ces quelques vers que, avec les livres, offre à lui / seul la véritable et immuable amitié de A[lexandre] M[anzoni] B[eccaria]»: par l'habile entremise de Giulia, le vivant Fauriel avait remplacé le disparu Imbonati comme «guide» et «ami de cœur» d'Alexandre) est très significatif de l'importance que revêtait encore pour tous les deux le magistère non seulement littéraire mais aussi politique et moral d'Alfieri. Et cet envoi relançait un profitable échange de points de vue sur l'auteur piémontais, dont, en effet, on a ensuite la trace dans la lettre de Manzoni à Fauriel du 6 décembre 1808: «Il y parle de Cézannes – note Manzoni à propos de la *Vita* qu'il vient de lire – où il alla étudier dans cette cabane, dont vous m'avez parlé».

Mais passons donc au jugement négatif sur la *Vita* d'Alfieri, contenu dans cette lettre à Fauriel du 6 décembre 1808:

Le plaisir de m'entretenir avec vous, mon cher ami, l'emporte sur ma paresse. Cette lettre vous trouvera probablement sur la montagne... A propos de montagne, ce n'est pas d'accouchement qu'elle va vous parler (il ne paraît pas que nous en soyons bien près) mais bien d'Alfieri, du divin, et quelquefois trop humain Alfieri, dont je viens de recevoir un volume de comédies, et le dernier volume de la vie écrite par lui même. Le premier volume de la vie est en route; celui que j'ai, date du commencement de sa vie littéraire. Il y parle de Cézanne où il alla étudier dans cette cabane, dont vous m'avez parlé.

34 «Plus heureux peut-être / si, satisfait, il avait laissé à distance de la divine / *Énéide* sa main célèbre, célèbre mais / non à la hauteur de la tache et si, sagement, / il avait su céder le fléau et l'amour de *Thalie* / au grand poète commenté par Macrone». A propos de cet inexistant «Macronio», Gavazzeni suggère qu'il s'agirait d'un «probable lapsus de Manzoni, fruit d'une contamination involontaire entre Macrobe [Macrobio], commentateur de Virgile, et Acrone (pseudo Acrone)», interprète d'Horace. (*ibid.*, p. 42).

35 «Premier seigneur du cothurne italien».

Il fait des confessions qui ont dû lui coûter beaucoup, étant de choses tout à fait opposées à sa manière de penser et d'écrire, et ignorées de tout le monde. Il avoue entre autres qu'étant présenté au Pape Pie VI qui lui parlait des tragédies qu'il avait publiées, et qui lui demandait s'il n'en avait pas fait d'autres, il dit au Pape, qu'il avait fait un *Saül*, et qu'il priait le S. Père d'en accepter la dédicace, ce que Pie VI refusa. Mais ce qu'il y a de plus drôle c'est ce qu'il dit des français et de la révolution. Il fait une description du 10 août; il se vante d'avoir toujours eu la même opinion sur ces événements, mais il glisse très légèrement sur le *Parigi sbastigliato*. Il traite assez mal M.r Ginguené sans le nommer; même dans cette affaire je vois plus que de l'injustice de la part d'Alfieri, j'y vois de la perfidie (soit dit entre nous) et quoique je sois *ØperoinØtrioj*, je trouve que cette fois c'est *il Gallo* qui en a noblement agi, et je ne puis en dire autant de mon grand compatriote. Alfieri rapporte sa correspondance avec Ginguené à propos de la restitution de ces manuscrits dont M.r Ginguené vous a sûrement parlé, et il s'exprime trop différemment de ce qu'il fait dans sa lettre. Imaginez-vous qu'il dit dans sa lettre, qu'il ne lui promet le secret que pour le temps que durera leur vie à eux deux, et cela parce que il ne veut pas que celui qui lui a rendu un si grand service n'en ait pas la gloire, et puis il ne publie ce fait que pour parler de M.r Ginguené, de la manière la plus inconcevable. Il y a aussi une lettre de lui à un de ses neveux qui servait la France (le général Colli). Il lui fait les reproches les plus forts sur cela, et sur ce qu'il a quitté *son roi*. Ne vous en étonnez pas, car Alfieri dit que lui même alla voir le Roi de Sardaigne à Florence, et qu'il éprouva une grande envie de le servir.

Enfin cette vie est la vie d'Alfieri écrite par Alfieri; est-il rien de plus intéressant et de plus bizarre que le héros et l'historien?<sup>36</sup>

L'affirmation introductive («Il fait des confessions qui ont dû lui coûter beaucoup, étant de choses tout à fait opposées à sa manière de penser et d'écrire, et ignorées de tout le monde») est tout de suite illustrée par le récit de la dédicace du *Saül* à Pie VI, refusée ensuite par le Pape, mais avec une épaisseur de références et une prégnance qu'il faut reconstruire. Si l'on prend la *Vita* au chapitre X de la quatrième époque (qui commence en parlant de la représentation romaine d'*Antigone* à laquelle, comme nous l'avons vu, le jeune Alessandro faisait allusion dans le *Sermone terzo*) on trouve en effet: «Et ici, avec une très grande confusion, je dirai de quelle tache je me souillai moi même...» et, plus loin, la confession d'avoir «voulu de cette particularité, que je pouvais laisser dans les ténèbres où elle était enfouie, faire mon bien et celui d'autrui, en la dévoilant» mais ce qui frappe le plus c'est comment Manzoni devait y trouver une réplique précise et pertinente, quoique posthume, à ses affirmations apodictiques à Pagani: non seulement Alfieri se décrit tout en amadouements par «lâcheté, ou faiblesse, ou duplicité (car l'une des trois choses fut pour sûr, si ce n'est toutes

36 *Tutte le lettere*, I, pp. 79-81, en part. pp. 79-80.

les trois, la motrice de mon agir en ce moment)»<sup>37</sup> en offrant à la façon d'un courtisan une dédicace à un personnage puissant (lui que Manzoni décrivait comme «un modèle de pure, vraie vertu sans tache d'un homme qui ressent sa dignité et qui ne fait pas un pas dont il doive rougir») mais il finit en s'adressant aux «nombreux autres auteurs présents et futurs» avec des mots que Manzoni ne pouvait pas ne pas prendre pour lui aussi (à cause de l'incident de la publication milanaise faite par Pagani):

Je l'ai écrite également en partie pour consoler les nombreux autres auteurs présents et futurs, lesquels par quelques circonstances fatales se trouvent, et la plupart malheureusement se trouveront toujours, forcés honteusement à déshonorer leurs œuvres et eux-mêmes avec des dédicaces mensongères; et afin que mes détracteurs puissent dire avec vérité et délectation que si je ne me suis avili par aucune simulation de cette espèce ce ne fut qu'un simple effet du hasard, lequel ne me contraignit pas à être vil ou à le paraître<sup>38</sup>.

Un second point de la lettre concerne l'interprétation de la révolution française: «Mais ce qu'il y a de plus drôle c'est ce qu'il dit des français et de la révolution. Il fait une description du 10 août; il se vante d'avoir toujours eu la même opinion sur ces événements, mais il glisse très légèrement sur le *Parigi sbastigliato*». Cette phrase aussi semble bien être une réponse à la défense de la constance des opinions d'Alfieri faite en 1803 et en 1806 respectivement par Ginguené et par Manzoni lui-même. Ginguené avec une grande dignité séparera sa propre défense personnelle (faite de toute manière elle aussi de la façon la plus noble) de son analyse et de son jugement public de la *Vita*.

Alors qu'en 1809, en se défendant des accusations personnelles, il écrivait, en commentaire de l'apologie passée d'Alfieri («Ses principes sont restés les mêmes»):

J'ajouterais seulement aujourd'hui, d'après la lecture de sa Vie, qu'il n'eût jamais de véritables principes; ce qu'il prit pour l'être ne fut en lui que l'effet d'un caractère ou d'un tempérament indomptable, intolérant de toute espèce de joug.  
Des principes...! des principes sont toute autre chose.<sup>39</sup>

37 Mais plus loin il expliquera: «Je fus donc alors dissimulateur, et vil, par la force de l'amour».

38 V. ALFIERI, *Vita*, introduzione e note di G. CATTANEO, Milan, Garzanti, 1977, p. 208.

39 *Lettres de P. L. Ginguené, Membre de l'Institut de France, à un académicien de l'Académie impériale de Turin sur un passage de la Vie de Vittorio Alfieri*, Paris, Colas, 1809, p. 8 note. Il s'agit du même éditeur et de la même année que la *Storia d'America* de Botta.

dans le compte rendu de la traduction française de la *Vita*<sup>40</sup>, il rappellera lui aussi, à propos de la narration des faits révolutionnaires, l'ode *Parigi sbastigliato*<sup>41</sup>.

Sur le troisième point de la lettre, celui qui traite des accusations contre Ginguené, il faudra s'attarder un peu.

Prenons tout d'abord en main le compte rendu par Ginguené de la *Vita*. En plusieurs endroits, le Breton s'attriste de voir racontées par Alfieri des choses qu'il aurait mieux valu passer sous silence<sup>42</sup>, en raison aussi du fait que personne ne les connaissait. A propos de la dispute avec Elia à Madrid il affirme que:

ni l'explication que donne Alfieri de cet accès de rage, ni ce qu'il fit pour expier sa faute, ni le regret et la honte qu'il paraît en avoir, ne m'empêcheront de regretter qu'il n'ait pas pris, pour ce trait ainsi que pour quelques autres qui sans lui seraient tout à fait ignorés, le sage parti du silence.<sup>43</sup>

Mais toute la première partie de la *Vita* aurait dû – comme trop personnelle – être passée sous silence: et en cela Ginguené exprime une position qui sera aussi celle de Botta (par ses réponses négatives répétées aux invitations à écrire une autobiographie) et semblerait aussi plutôt manzonienne (Manzoni n'avait reçu que «le dernier volume de la vie», celui qui débutait justement par la quatrième époque, et nous n'avons donc pas son avis sur ces trois premières):

Je dois d'abord, quant à l'ouvrage, passer condamnation sur presque tout le premier volume. La plupart des détails où l'auteur y est entré sur son enfance, son adolescence et sa jeunesse, étaient ou inutiles, ou même encore pis. Chose bizarre entre toutes les autres dans cet homme, en qui il y avait tant de bizarreries! De tous les sentiments, dit-il, qui l'ont conduit à écrire sa vie, le plus fort a été son amour-propre: et, dans presque toute cette première moitié, il ne nous révèle que des niaiseries et des turpitudes; il les révèle gratuitement, et comme de gaîté de cœur, sans que cela puisse être bon ni à lui, ni à personne, ni servir au seul but raisonnable qu'il dit s'être proposé. Il n'ignorait pas que la Postérité s'occuperait de lui; qu'après sa mort, on voudrait mettre une Notice sur sa vie en tête de ses ouvrages, comme on le fait pour tous les auteurs de quelque célébrité. Il a voulu laisser des matériaux sûrs et authentiques pour cette Notice; en cela, il a fort bien fait. Mais de quoi s'agit-il dans ces sortes de biographies? de la vie littéraire de l'homme de lettres, et point du tout de la vie du bambin, ni de celle de l'écolier, ni de celle du

40 Parue dans le *Mercur de France* en deux parties le 28 mai et le 3 juin 1809 (cf. note 28). La dernière synthèse des positions de Ginguené sera ensuite l'article *Alfieri* de la *Biographie universelle* (Paris, Michaud, 1811, vol. I, p. 458).

41 Cf. GINGUENÉ, «*VIE DE VICTOR ALFIERI*» (fin de l'extrait), 3 juin 1809, p. 459 et note.

42 Cf. GINGUENÉ, «*VIE DE VICTOR ALFIERI*», 28 mai 1809, p. 405.

43 Cf. GINGUENÉ, «*VIE DE VICTOR ALFIERI*» (fin de l'extrait), 3 juin 1809, p. 454.

jeune homme livré aux violences d'un caractère indompté et presque sauvage, aux dissipations du monde, des voyages, des femmes, à l'agitation et à l'ennui d'une existence vague, sans direction et sans but. Cela était bon dans les *Confessions* de J.J. Rousseau; mais on a trop suivi son exemple; et cela n'a été bon encore dans aucun de ses imitateurs.<sup>44</sup>

On aura noté la correspondance de l'exclamation «chose bizarre entre toutes les autres dans cet homme, en qui il y avait tant de bizarreries!» avec la phrase de Manzoni: «Enfin cette vie est la vie d'Alfieri écrite par Alfieri; est-il rien de plus intéressant et de plus bizarre que le héros et l'historien?».

Dans un autre endroit le critique parle de la «négligence... avec laquelle il [l'ouvrage] est écrit» et c'est une indication qui, même si elle ne fait pas seulement référence à la langue, rappelle les critiques que, sur la langue de la *Vita*, même l'alfierien Botta livrera dans une lettre à Rosini de 1813<sup>45</sup>.

A la dernière page du compte rendu, faisant une brève revue des derniers écrits critiques sur Alfieri, Ginguené évoque enfin les *Lettere* de Falletti di Barolo sur les *Opere postume* et ajoute: «Je tiens de la complaisance du célèbre historien des *Révolutions d'Italie*, M. Denina, la communication de ces Lettres que j'ai lues avec autant de fruit que de plaisir». Non seulement Manzoni ou Botta (pour lequel nombreux sont les témoignages de ses affinités avec Ginguené) mais aussi Denina donc (dont on sait par ailleurs qu'il fréquentait la maison parisienne de Botta), est parmi les Italiens qui se pressent autour de Ginguené.

Mais à côté de ce compte rendu Ginguené consacrait, comme nous l'avons dit, une publication séparée à répondre aux accusations qui l'avaient touché personnellement. Avec grande clarté il y affirme:

Cette publication qui ne peut me nuire porte un coup très fâcheux à la mémoire d'Alfieri. En lisant dans sa lettre les expressions de sa reconnaissance et dans sa Vie la manière dont il s'acquitte envers moi, personne ne lui épargnera des épithètes que je serais au désespoir de mériter, quand je serais le premier poète tragique de mon siècle.<sup>46</sup>

et dans le passage on perçoit justement sa vieille admiration trahie et brisée.

44 Cf. GINGUENÉ, «VIE DE VICTOR ALFIERI», 28 mai 1809, pp. 405-406. Rappelons, à propos de l'allusion aux *Confessions*, que Ginguené était l'auteur des *Lettres sur les Confessions de J. J. Rousseau*, Paris, 1791.

45 Cf. la lettre du 6 avril 1813 publiée dans C. BOTTA, *Lettere*, a cura di P. Viani, Turin, Magnaghi, 1841, pp. 23-8, in part. pp. 27-8.

46 *Lettres de P. L. Ginguené*, p. 5.

Dans un contexte essentiel et d'une grande noblesse (l'auteur ne veut pas dépenser trop de mots pour une question personnelle<sup>47</sup>) on peut lire une phrase comme:

Il y a des momens dans la vie où l'on n'a d'autre consolation que le souvenir du peu de bien que l'on a pu faire, où, comme on l'a fort bien dit, cela rafraichit le sang.<sup>48</sup>

Mais aussi, toutefois:

Le pardon, l'oubli des injures, j'entends cela le mieux du monde; mais le précepte qui ordonne de tendre une joue quand on a reçu un soufflet sur l'autre, ne m'a jamais paru bon qu'à encourager les donneurs de soufflets, ce que je ne crois ni philanthropique, ni philosophique, ni moral.<sup>49</sup>

Voici enfin comment Ginguené explique les modalités selon lesquelles il s'est défait, après la lecture de la *Vita*, du volume du *Théâtre* d'Alfieri que le tragique lui avait donné:

Je l'ai vendu à un libraire qui tient à Paris une *Librairie italienne* [«M. Fayolle, rue Saint-Honoré près Saint-Roch»: note de Ginguené], en prenant pour témoins deux Italiens connus. J'en ai fait offrir le prix à un homme de lettres Italien, qui se trouvait dans une position gênée, et qui n'a pu être humilié de recevoir ce produit indirect du génie d'un de ses plus célèbres compatriotes.<sup>50</sup>

Qui sait qui étaient ces «deux italiens connus» pris pour témoins, ou l'«homme de lettres italien»? Certes, ce passage est une autre confirmation, s'il en eût encore été besoin, de l'écho de cette polémique «posthume» parmi les Italiens à Paris<sup>51</sup>.

47 Voici la phrase finale des quelques lignes introductives à ce qui plus qu'une défense rédigée exprès n'est que la publication – qui remplit cette fonction – des lettres envoyées à Caluso: «Cette grande publicité me force à faire imprimer les deux lettres suivantes, malgré mon extrême répugnance à occuper le public de moi. Elles feront suffisamment connaître le fait dont il s'agit: tout exposé, même le plus court, serait superflu» (*ibid.*, p. 2).

48 *Ibid.*, p. 9.

49 *Ibid.*, pp. 15-6. Pour un commentaire de cette affirmation cf. ici le chapitre *Les régions de l'aigle. Poétique et poésie*, p. 25.

50 *Lettres de P. L. Ginguené*, p. 16.

51 D'ailleurs les témoignages de solidarité à Ginguené furent nombreux même d'Italie. Rappelons la lettre de Di Breme à Ginguené de Milan, 22 octobre 1812 (cf. L. DI BREME, *Lettere*, a cura di P. CAMPORESI, Turin, Einaudi, 1966, p. 174). De différente valeur les témoignages rendus, après la mort de Ginguené, par SALFI («Elogio di P. L. Ginguené» in *Antologia*, nov. 1823, en part. p. 98: c'est la trad. italienne de l'*Eloge de Ginguené* paru dans le tome X de l'*Histoire littéraire*, Paris, Dupont, 1825), BERCHET (*Conciliatore*, éd. BRANCA, II, p. 385; mais voir aussi, de Berchet sur Ginguené, I, pp. 351-3 e II, pp. 382-5) et TOMMASEO (*Colloqui col Manzoni*, dans l'éd. cit. TITTA RO-

Deux considérations, en conclusion, sur cette présentation sommaire des positions parisiennes, et surtout du Manzoni parisien, à l'égard d'Alfieri, pendant la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle.

1) *Les idéologues et Alfieri*. Je serais d'avis, tout d'abord, de nuancer les affirmations d'Irene Botta, à qui nous sommes redevables d'une toute récente et bien remarquable édition du *Carteggio Manzoni-Fauriel*, selon laquelle le passage de Manzoni de l'enthousiasme initial pour Alfieri à une position plus critique serait en substance le résultat non seulement de la

---

SA, p. 43 et p. 177 note). Alors que Salfi continue dans les années vingt du dix-neuvième siècle à être fondamentalement fidèle à la mentalité des Lumières et au goût classiciste de Ginguené (et, au-delà de la «chute» vis-à-vis de ce dernier, persiste, comme Botta, à considérer Alfieri comme un très grand tragique) Berchet et ensuite Tommaseo, s'ils condamnent la «vilenie» d'Alfieri, tracent toutefois de Ginguené (exactement comme de Botta) un profil d'homme honnête mais limité (Tommaseo), «manquant de philosophie» et «traîneur de l'esprit humain» (Berchet). Derrière ces jugements se trouve naturellement le fossé creusé par la nouvelle conscience romantique: conscience qui porte également, du reste, à un irréductible éloignement à l'égard de l'Alfieri poète tragique (cf. un passage significatif sur le *Bruto secondo* dans les *Idee elementari sulla poesia romantica* de Visconti in *Conciliatore*, éd. BRANCA, vol. I, p. 379 et même le silence éloquent de la *Lettre à M. Chauvet*). Par Tommaseo nous sommes informés d'un entretien entre Ginguené et Manzoni dans lequel l'homme de lettres français «s'étonnait, plus qu'il ne se plaignait, de la réponse impolie que lui fit Alfieri quand il lui annonça que ses feuilles séquestrées à Paris étaient en sécurité et lui seraient rendues» mais l'information n'est pas vraiment exacte, parce que l'étonnement de Ginguené n'était pas dû à une réponse impolie du passé (Alfieri lui avait dit, au contraire, de garder, en le considérant comme un don, un exemplaire relié des *Tragedie*) mais à ce que l'on lisait dans la *Vita*. Tout le passage de Tommaseo sur Ginguené – inséré dans le chapitre III des *Colloqui*, celui consacré à Fauriel – est à relire: «Et ils [Manzoni et Fauriel] s'aidaient mutuellement à élargir le concept du beau: car déjà depuis que Ginguené, mesquinement épris de certains auteurs, admirait les narrations du Decameron, les considérant toutes magistrales, Fauriel lui en faisait remarquer les défauts, en présence de notre Manzoni. Parlant avec ce dernier, Ginguené, sincèrement ami de l'Italie et respectueux des esprits talentueux, s'étonnait, plus qu'il ne se plaignait, de la réponse impolie que lui fit Alfieri quand il lui annonça que ses feuilles séquestrées à Paris étaient en sécurité et lui seraient rendues. Toute bizarrerie affectée, tout orgueil irascible est contraire à cet esprit aimant avec force et avec une digne simplicité. Si les admirations immédiates de Ginguené ne lui semblaient, pas plus qu'à Fauriel, un signe de bon goût; pensez comme il devait juger Biagioli, dont il me répétait il y peu l'exclamation burlesque à propos de la trompette de Barbariccia, qui «ne pouvait pas sentir ni la civette ni l'ambre» [...]. Même en prenant le témoignage avec une certaine prudence, il est significatif en effet de l'éloignement précoce qui se dessine entre Ginguené (et Biagioli) d'un côté et Fauriel et Manzoni de l'autre.

lecture des *Opere postume* mais aussi, plus généralement, de l'influence sur lui du groupe parisien des *idéologues*, et en particulier de Ginguené et de Fauriel, depuis longtemps, au moins depuis l'«affaire» Ginguené (depuis les lettres échangées entre ceux-ci et Alfieri), critique et désenchanté à l'égard du tragique piémontais. La chercheuse écrit par exemple: «Il n'est pas à exclure que le jugement plutôt négatif du cercle des *idéologues* sur Alfieri, qui s'était avivé à la suite de la diatribe de ceux-ci contre Ginguené, ait en quelque sorte gâté l'opinion autrement positive du jeune Manzoni, exprimée dès ses premiers exercices poétiques»<sup>52</sup>. Il ne me semble pas exact de dire que les *idéologues* prononçaient sur Alfieri un «jugement plutôt négatif... qui s'était avivé à la suite de la diatribe de ceux-ci contre Ginguené». Jusqu'à la lecture de la *Vita*, Alfieri était considéré par les *idéologues* et en particulier par Ginguené comme un de «leurs» auteurs. Et je ne pense pas qu'il soit opportun de citer, pour mieux comprendre ces années-là, un jugement critique sur la *Vita* exprimé par Fauriel dans une lettre à Marie Clark écrite de Brusuglio: c'est justement une critique de la *Vita*, et la lettre est de 1824. En ces premières années du séjour parisien de Manzoni, Fauriel aussi pouvait, sur le poète piémontais, avoir un avis différent.

2) *Manzoni et Alfieri*. Si l'on excepte un lointain travail de Curto et un essai très récent de Langella<sup>53</sup>, on n'a pas beaucoup étudié, jusqu'à présent, la présence et l'importance d'Alfieri pour Manzoni. Même dans la récente édition, sous la direction attentive de Franco Gavazzeni, du poème à Fauriel qui vient d'être découvert, on insiste principalement sur la ligne lombarde, et Alfieri passe au second plan par rapport à Parini. Je pense qu'il faudrait faire attention à ne pas sous-estimer une présence vraiment importante pour Manzoni, au-delà des condamnations explicites et des refoulements. Il y a quelques années, en travaillant sur les pages consacrées à Robespierre dans le *Dell'invenzione* (un dialogue de 1850), j'ai pu indiquer des renvois intertextuels au *Misogallo*<sup>54</sup>. Et certainement la réflexion politique et morale et, en elle, la méditation sur la révolution française, reste au centre de l'intérêt de Manzoni qui trouvera, à partir de la conversion, de nouvelles solutions pour rendre compte, à lui-même et aux autres, des «abysses du cœur humain» et de la dialectique cruelle de l'histoire.

52 *Carteggio Manzoni-Fauriel*, a cura di I. BOTTA, premessa di E. RAIMONDI, Milan, Centro Nazionale di Studi Manzoni, 2000, p. 31.

53 Cf. ci-dessus note 19.

54 Cf. ici le chapitre *Le «mystère» de Robespierre*.



